

## Le pipier et son araucaria

Hugues Corriveau

---

Numéro 128, février 2011

Arbres

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64587ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Corriveau, H. (2011). Le pipier et son araucaria. *Moebius*, (128), 31–36.

## HUGUES CORRIVEAU

### *Le pipier et son araucaria*

Cornélius occupe le poste rare de pipier chez un petit fabricant qui n'a rien à voir avec Peterson, Big Ben, Chacom, Dunhill ou Butz Choquin. À toute heure du jour, des ébauchons bouillent. Il tient entre ses doigts un rhizome de bruyère vieux de sept ans. Il s'occupe au fraisage du foyer.

Le macaque piaille et tressaute dans sa cage. Il gémit.

Dans sa tête, Cornélius prierait un peu pour accomplir plus vite encore son projet. La première fois, il avait joui durant des heures devant la scène ; mais il se retient de fausser le temps, de se mentir effrontément. Jamais il ne pourra accélérer le vieillissement de la bête. Il lui faut attendre le moment exact. Les projets ont quelque vertu qu'il lui faut apprécier. Leur lenteur ménage encore plus de satisfaction. Il ne croit vraiment qu'en deux choses : aux singes et aux arbres. C'est déjà beaucoup pour un seul homme.

Les arbres soutiennent le rythme du vent, créent le mouvement des collines, entonnent des hymnes noires au fond des ouragans. Les arbres se développent pour se soutenir les uns les autres, faire avancer la forêt, pour n'être tout entiers que bruissement de feuilles.

Mais il arrive qu'un arbre soit seul au milieu d'un champ, au bord d'une falaise, dépourvu, éployant sa ramure pour maintenir le ciel.

Mais il arrive toujours que le singe fasse partie des arbres, il les prend à bras-le-corps, y dort, y surveille les serpents et les langues de girafe.

Cornélius le sait. Il a le singe. Il a l'arbre. Qui peut en dire autant ?

Fumeur de pipes, boucanier des savanes, le Cornélius : « à l'œuvre on reconnaît l'artisan », lui qui peaufine, qui nourrit. Il rêve du jour flambant neuf où il pourra admirer de nouveau son singe voulant grimper à l'arbre mature. Il rêve aussi d'un ouistiti qui viendrait squatter le creux de sa main, grignotant le fourneau de sa pipe, les soirs embaumés des pluies diluviennes.

Quand tout sera prêt, il emmènera son macaque dans un pays chaud. Pour l'heure, il nourrit le singe, lui réserve une vie splendide, sybarite alanguissant ses bananes. Depuis deux ans, il anticipe le moment d'agir, d'assouvir sa passion.

Avec douceur, le pipier s'adonne au fraisage du rhizome, car c'est sa pipe rituelle qu'il prépare pour la cérémonie de la libération. Lent travail qui ébauche l'élégance du foyer dont il imagine déjà la forme animalière.

Le singe hurle et caracole et secoue les barreaux pour attirer l'attention, pour extraire Cornélius de sa jouissive méditation. Rien n'y fait, le tour tourne ; et tournent de même les folles dérives du pipier déjà grillé par les excès de chaleur.

Enfin, l'aube du sixième jour, celui du varlopage. Le cœur bat dans la pièce, tel un métronome. Cornélius raffine, ponce, fraise et refraise, sculpte jusqu'à ce qu'une tête de singe, gueule ouverte de surprise, s'extasie au fourneau, pièce unique et diaprée, aux veinures en camaïeu, subtiles saillies et méplats vernissés rappelant les frissons d'une peau adamantine, figée dans la stupéfaction d'un cataclysme. Ainsi pense-t-il, Cornélius qui se pourlèche à l'idée bienfaisante de la fumée odorante dans sa bouche, baiser d'amour aux habitants des arbres.

Et il se lève. Des jours qu'il n'a pas donné d'eau à son pin de Norfolk dont il préfère infiniment le nom secret d'araucaria. Il redoute toujours qu'il ne s'assèche, qu'il ne se laisse pétrifier, toutes aiguilles roussies. Il en prend un soin jaloux et se plaît à imaginer qu'il fait de l'ombre à la bête engagée malgré le sombre jour qui sévit toujours dans son atelier privé.

Une sorte de tendresse émane du rapport entre l'arbre nain et le singe. Son arbre à palabres, en quelque sorte. Il semble parfois à Cornélius qu'un dialogue enchanté s'élève dans la pièce entre le végétal et l'animal, la nuit, quand il y reste à dormir sur le canapé, à l'affût des murmures des sous-bois et des déplacements insolites.

Plus son travail avance, plus il a la certitude de capturer l'essence même de la bruyère, de tenir l'arbuste entier dans ses mains. Sa passion a un nom d'arbre, ses passions sont arboricoles, les pulsions mêmes de son cœur fouissent les racines, les branches, les membres, les frondaisons, les faites, les feuilles et les poils, les tiges et les pattes et les bras et les ramures et les mouvements aériens des animaux et les jambes et les fourches et les tailles et les cœurs trahissant l'âge du vivant.

Muni enfin de ses réservations, c'est le 10 du mois qu'il part pour la région d'Araucanie au Chili. L'idée de relâcher la bête dans la nature en est une, mais lui jouer un tour en est une autre. Aussi, lui faudra-t-il avant de procéder trouver l'arbre rêvé, isolé, beau à pleurer et y amener l'anonyme. Car il s'est refusé à lui donner un nom puisqu'une bête est une bête, sans plus. Il est certain de repérer sans peine le plus beau spécimen. On les dit nombreux, on les dit si majestueux qu'il font penser à un spectre solidifié, parfois, dans les brumes du matin. Un poème ne suffirait pas à exprimer son exaltation.

Hier, juste à la tombée de la nuit, il a achevé sa pipe sacrificielle, celle qu'il allumera au moment des adieux. À l'effigie du macaque, bien en bouche pour tempérer les cris de jouissance qui lui viendront, il sent déjà les arômes s'exhaler du fourneau.

Devant lui, le plus bel arbre du monde, digne du peuple Araucano, honneur du vent. Dans sa cage, tout en bas du tronc, l'animal fait un bruit de tous les diables. Instinctivement, il ressent la tension que dégage le maître qui vient de craquer une allumette. Du fond de l'air lui parviennent des émanations de cendres et de malaise.

Et puis l'heure vient. Le pipier relève le verrou. Le singe, au fond de la cage attend, zyeute le tronc de l'arbre vif, juste à sa portée. Il y grimpera pour se soustraire à jamais aux regards incessants de l'homme aux couteaux et aux burins. Il fait un pas, recule, revient, renifle, aspire l'air étrange de cet étrange pays. Puis d'un coup se jette dans une liberté pressentie dans le vague instinct qui le pousse en avant.

Le cœur du pipier exulte, bat la chamade. Il regarde de tous ses yeux. Voit l'hésitation de la bête comme un cadeau qui retarde la jouissance. Et là, dans une seconde qui fulgure, le singe hurle. La beauté du cri à jamais ancrée en lui comme l'ultime don d'une nature inattendue qui crée des arbres auxquels les singes ne peuvent pas monter!

Des pattes de la bête, du sang dégouline aussi violemment que les hurlements de douleur qui emplissent le jour ultime. Et la bête recommence encore et encore sa tentative de fuite, son désir des hauteurs anesthésiant sa compréhension du phénomène. Mais les longues aiguilles des feuilles triangulaires de l'araucaria lui lacèrent la peau. Jamais il ne pourra trouver sa liberté en grim pant à cet arbre interdit malgré ses tentatives obstinées. Et le pipier se félicite d'avoir choisi cet arbre, dit «le désespoir des singes», pour sa remise en liberté. La souffrance de l'animal est l'empreinte du mérite mystique de toute conquête, la douleur, la marque sublime de l'effondrement. Encore et encore, le singe tente de grimper à l'arbre qui se refuse à lui, malgré qu'il le prenne à bras-le-corps, malgré qu'il y pose les joues, qu'il le lèche comme ses plaies rouges qui suppurent. Le moment est parfait. La liberté ne se donne jamais qu'à contrecœur.

Las tout à coup des coups de gueules, des bruits de gorge de l'animal, le pipier replie bagage, se décide à laisser seul cet animal berné qui tente encore et encore de monter au ciel. Sa pipe est éteinte, obsolète, prête pour entrer au musée des instruments magiques, il songe déjà à la prochaine animalerie où il trouvera son compagnon d'infortune, voué à un désir à jamais inassouvi de liberté et de splendeur.

